

24 images

24 iMAGES

Montréal-Babel

Pudding chômeur de Gilles Carle

Yves Rousseau

Number 85, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23567ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, Y. (1996). Review of [Montréal-Babel / *Pudding chômeur* de Gilles Carle]. *24 images*, (85), 51–51.

Montréal-Babel

par Yves Rousseau

Quelque chose ne va pas entre Gilles Carle et le public, la critique et peut-être même le milieu du cinéma québécois. Même au temps de la lune de miel des années 60 et 70 jusqu'à, disons, *Les Plouffe* (1981), même au temps des succès en France, il me semble qu'on a presque toujours aimé ou détesté ses films pour de mauvaises raisons.

D'abord il y a la question des compagnes-actrices, en particulier Carole Laure. Peut-on m'expliquer pourquoi (à l'exception de Jean Chabot) personne d'autre que Carle n'a vraiment fait travailler cette comédienne au Québec? Quand on relit la réception critique des films avec Carole Laure, on constate que les arguments contre sont pratiquement les mêmes que ceux que l'on oppose à Chloé Sainte-Marie. Cette dernière a pourtant pris un solide métier depuis *La guêpe* mais elle reste probablement la comédienne la plus méprisée par le milieu du cinéma, qui s'en tient à sa première impression. Comment ne pas voir qu'elle a une nature, qu'elle bouge et dit son texte avec panache, qu'elle habite son personnage de Yolande Latendresse sans complexe et arrive à le rendre crédible?

Alors que la plupart des cinéastes québécois se sont surtout intéressés depuis une dizaine d'années à des problèmes de baby-boomers parvenus (ce qu'ils sont), Carle n'a pas renié son intérêt pour le prolétariat. On va même le lui reprocher en insinuant qu'il joue dans les plates-bandes de Forcier. Il faut bien mal connaître le cinéma québécois pour ignorer que c'est Carle qui a le premier donné sa chance à Forcier, l'a découvert, activement aidé à faire ses premiers films et que les personnages inoubliables de Guy L'Écuyer chez Forcier prennent une part de leur source chez Léopold Z.

Un autre aspect du malentendu vient du fait qu'on présente un peu vite le dernier opus de Carle comme une comédie. Il peut y avoir des moments drôles dans *Pudding chômeur* mais le rythme et la structure n'ont rien à voir avec la comédie telle qu'elle est pratiquée au Québec. De même, si des personnages ont des aspects comiques, le timing et le découpage des scènes amortissent ce potentiel comique. Et il est grave de saper

un potentiel comique au pays du Musée de l'humour. Carle refuse de se faire embarquer dans un genre particulier. Il faut chercher du côté de la chronique sociale qui refuserait cependant de s'engluer dans le vérisme.

Sa forme éclatée, sa volonté de placer des bons mots à gauche et à droite, son parti pris affiché pour la jouissance sans entrave et la beauté des femmes, l'irruption brutale de la violence, voire de la mort et l'enfant qui est le jouet des passions des adultes sont du meilleur cru de l'auteur.

Et sans jamais renier ses obsessions récurrentes, Carle a presque toujours été en phase avec les tendances de son époque, la sensibilité du moment, l'air du temps. Ici nous parlons des sectes, du chômage, de la débrouille et du Montréal-Babel qui me rappelle un peu le Marseille de Robert Guédiguian. Les personnages sont grossis, flamboyants. Le travail de Raymond Dupuis à la direction artistique et celui de Denis Sperdouklis aux costumes créent un tourbillon de formes et de couleurs kitsch dont l'épicentre est le corps de Chloé Sainte-Marie, impression renforcée par le contraste entre les costumes colorés et les lieux choisis pour l'action, des ruines industrielles pour la plupart, des garages fermés, des entrepôts délabrés.

Je n'aurais qu'un reproche à faire à Gilles Carle à propos de son dernier film, mais il est de taille: il a l'air de s'en fiche. Parfois subtil, drôle ou émouvant, il enchaîne avec les recettes les plus triviales. Il monte une histoire intéressante avec des personnages attachants, invente des situations formidables comme le vote au sujet du suicide sur le pont, qui résume toute l'ambivalence des Québécois, les «miracles» d'Alphonse, la visite dans la famille d'Alphonse, la scène où son père téléphone, qui fonctionne très bien, mais il gâche le travail avec des trucs douteux comme la danseuse qui a peur d'une souris ou l'inénarrable scène de



Louis-Philippe Davignon-Daigneault, Chloé Sainte-Marie et Robert Gravel.

baise en forme de séance de work-out. Un bon exemple de ce déséquilibre apparaît lorsqu'il présente deux aspects d'abus du pouvoir policier: un est cautionné par le spectateur car il s'agit de femmes-flics qui humilient les ennemis de Yolande et l'autre montre deux flics abjects qui violent Yolande et Tina. Jusque-là tout va bien. Le problème vient de la manière dont Carle met en scène la vengeance de Yolande: elle endort leur méfiance en faisant la chatte mais tout sombre dans le ridicule lorsqu'elle revient longuement les tirer à la mitraille comme dans un film de John Woo.

Sous couvert de faire un film sympathique et pas prétentieux, Carle sabote lui-même le travail par une sorte d'excès de décontraction, qui pour être en accord avec sa morale hédoniste, entrave parfois gravement la jouissance du spectateur. ■

PUDDING CHÔMEUR

Québec 1996. Ré. et scé.: Gilles Carle. Ph.: Pierre Letarte. Mont.: Aube Foglia. Concep. son.: Louis Dupuis. Mus.: Jean Delorme. Int.: Chloé Sainte-Marie, Louis-Philippe Davignon-Daigneault, François Léveillé, France Arbour, Michel Laprise, Sylvie Potvin, Claudia Viens, Robert Gravel, Luc Charpentier, Claude Lemieux. 100 minutes. Couleur. Prod.: Aska Film. Dist.: Astral.